

DU MÊME AUTEUR  
*chez le même éditeur*

*Innocents coupables*  
traduction M. Zonina et J.-P. Thibaudat

*Dons, mécènes et adorateurs*  
traduction A. Markowicz

ALEXANDRE OSTROVSKI

# L'Orage

*Traduit du russe par*  
André Markowicz

*Préface*  
Béatrice Picon-Vallin

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original  
*Groza*

© 2005, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS  
1, rue Gay-Lussac- 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

Deuxième tirage : février 2013  
ISBN 978-2-84681-120-0

*Cette traduction a été créée au Théâtre de la Ville / Les  
Abbesses, à Paris, le 17 mai 2005, dans une mise en  
scène de Paul Desveaux.*

*Avec :*

DIKOÏ : Alain Rimoux

GRIGORIÉVITCH : Lyes Salem

KABANOVA : Coco Felgeirolles

KABANOV : Fabrice Cals

KATÉRINA : Marie-Sophie Ferdane

VARVARA : Millaray Lobos García

KOULIGUINE : François Clavier

KOUDRIACHE : Olivier Treiner

GLACHA : Véronique Dossetto

FÉKLOUCHA : Yano Iatridès

Assistante à la mise en scène : Irène Afker

Chorégraphie : Yano Iatridès

Scénographie et costumes : Chantal de la Coste Messelière

Création lumière : Joël Hourbeigt

Musique : Vincent Artaud

Coproduction : Théâtre de la Ville - Paris / Théâtre de Cavaillon – scène nationale /  
L'héliotrope.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

L'héliotrope reçoit le soutien de la DRAC Haute-Normandie / Ministère de la  
Culture / La Région Haute-Normandie.

**L'Orage**

## PERSONNAGES<sup>1</sup>

SAVIOL PROKOFIÉVITCH DIKOÏ, *commerçant, notable de la ville.*

BORIS GRIGORIÉVITCH, *son neveu, jeune homme assez instruit.*

MARFA IGNATIÉVNA KABANOVA, *riche commerçante, veuve.*

TIKHONE IVANYTCH KABANOV, *son fils.*

KATÉRINA, *sa femme.*

VARVARA, *la sœur de Tikhone.*

KOULIGUINE, *artisan, horloger autodidacte, à la recherche du perpetuum-mobile.*

VANIA KOUDRIACHE, *jeune homme, commis de Dikoï.*

CHAPKINE, *artisan.*

FÉKLOUCHA, *vagabonde.*

GLACHA, *bonne chez les Kabanov.*

*La dame avec deux domestiques, une vieille de soixante-dix ans, à moitié folle.*

*Citadins des deux sexes.*

*L'action se passe dans la ville de Kalinov, au bord de la Volga, l'été.*

*Entre l'acte III et l'acte IV, il se passe dix jours.*

---

1. Tous les personnages, sauf Boris, sont vêtus à la russe (note d'A. Ostrovski).

## ACTE I

*Un jardin public sur la rive escarpée de la Volga ; derrière la Volga, un paysage de campagne. Sur scène, deux bancs et quelques buissons.*

scène 1

*Kouliguine est assis sur un banc et regarde le fleuve. Koudriache et Chapkine se promènent.*

KOULIGUINE, *il chante.* – « Dans la plaine infinie, sur les plateaux sans fin... » (*Il cesse de chanter.*) C'est merveilleux, il faut quand même le dire comme c'est, merveilleux ! Koudriache ! Tiens, mon petit vieux, cinquante ans que, tous les jours, je regarde la Volga, et je n'arrive toujours pas à me lasser.

KOUDRIACHE. – Ben quoi ?

KOULIGUINE. – Cette vue extraordinaire ! Cette beauté ! C'est un régal pour l'âme.

KOUDRIACHE. – Tiens donc !

KOULIGUINE. – C'est magnifique ! Et toi : « Tiens donc ! » Vous vous êtes habitués, ou vous ne la comprenez pas, toute cette beauté répandue dans la nature.

KOUDRIACHE. – Te parler, à toi !... Toi, t'es notre toqué, notre chimiste !

KOULIGUINE. – Je suis mécanicien, mécanicien autodidacte.

KOUDRIACHE. – Pareil.

*Silence.*

KOULIGUINE, *montrant d'un côté.* – Regarde, mon vieux Koudriache, qui c'est, là-bas, qui agite les bras ?

KOUDRIACHE. – Ça ? C'est Dikoï qui crie sur son neveu.

KOULIGUINE. – Il a trouvé l'endroit !

KOUDRIACHE. – Lui, tous les endroits, ça lui va. Qui c'est qu'il a à craindre ? Il s'est trouvé Boris Grigoritch comme victime, et voilà, il lui bouffe la vie !

CHAPKINE. – Faut se lever tôt, chez nous, pour trouver un crieur comme Saviol Prokofievitch ! il crie d'abord, il pense après.

KOUDRIACHE. – Un bonhomme perçant !

CHAPKINE. – La mère Kabanova aussi, elle se pose là.

KOUDRIACHE. – Mais elle, au moins, ça se fait sous des airs de bienséance, alors que, celui-là, il est déchaîné !

CHAPKINE. – Personne pour le limiter, voilà, il fait la guerre !

KOUDRIACHE. – On n'en a pas des foules, chez nous, des gens de ma trempe, sinon, on lui aurait fait passer le goût du pain.

CHAPKINE. – Qu'est-ce que vous feriez ?

KOUDRIACHE. – On te l'aurait secoué, un petit peu.

CHAPKINE. – Comment ça ?

KOUDRIACHE. – À quatre, comme ça, ou cinq, dans une ruelle, je sais pas, on lui dit deux mots en tête-à-tête, tu verrais s'il veut pas filer doux. Et nos leçons, en plus, il se les garderait pour lui, il passerait juste son temps à regarder derrière dans son dos.

CHAPKINE. – Je comprends pourquoi il voulait te faire soldat.

KOUDRIACHE. – Il a voulu, ça s'est pas fait, et donc, il y a rien eu. Il me fera pas soldat : il le flaire bien, que, ma peau, je la vendrai cher. C'est à vous qu'il fait peur, moi, je sais lui parler, moi.

CHAPKINE. – Mon œil !

KOUDRIACHE. – Quoi, mon œil ! Je passe pour une brute : pourquoi il me garde, alors ? C'est donc qu'il a besoin de moi. Bon, donc, moi, j'ai pas peur de lui, c'est lui qui doit avoir peur.

CHAPKINE. – Parce qu'il te cherche jamais des poux, à toi ?

KOUDRIACHE. – Que si ! Sans ça, il peut pas vivre. Moi, je laisse rien passer : il me dit un mot, je lui en réponds dix ; après, il laisse tomber, il s'en va. Non, moi, devant lui, je ferai jamais la paillasse.

KOULIGUINE. – Tu crois que c'est un exemple, lui ? Mieux vaudrait supporter, plutôt.

KOUDRIACHE. – Ben, toi qu'es si intelligent, apprendslui d'abord la politesse, après ça, tu nous feras la leçon ! Dommage que toutes ses filles soient des petites, il y en a pas une seule qui soit d'âge.

CHAPKINE. – Pourquoi ?

KOUDRIACHE. – Je lui ferai voir. Ça me connaît, moi, les filles !

*Passent Dikoï et Boris. Kouliguine ôte son chapeau.*

CHAPKINE, à Koudriache. – Écartons-nous un peu : d'ici qu'il nous cherche encore des noises.

*Ils s'écartent.*

## scène 2

*Les mêmes, Dikoï et Boris.*

DIKOÏ. – C'est pour te tourner les pouces, ou quoi, que t'es là ! Parasite ! Que le diable t'embroche !

BORIS. – C'est fête aujourd'hui ; qu'est-ce qu'on peut faire à la maison ?

DIKOÏ. – Tu trouveras quoi faire si tu veux. Je le dis une fois, je le redis deux fois : « Je veux pas te voir dans mes pattes » ; toi, c'est plus fort que toi ! Il y en a pas assez, de place, ou quoi ? Où que j'aille, je te retrouve ! Zut alors, maudite engeance ! Pourquoi tu restes comme un poteau ! C'est à toi qu'on parle, oui ou non ?

BORIS. – Je vous écoute, qu'est-ce que je peux faire d'autre !

DIKOÏ, après un regard vers Boris. – Va-t'en au diable ! Je ne veux même pas te parler, espèce de jésuite ! *(En partant.)* Quelle glu ! *(Il crache et s'en va.)*

## scène 3

*Kouliguine, Boris, Koudriache et Chapkine.*

KOULIGUINE. – Qu'est-ce que c'est, monsieur, ces affaires que vous avez avec lui ? On n'arrive pas à comprendre. Il faut vraiment le vouloir, de vivre chez lui et de supporter ses engueulades.

BORIS. – Si tu penses que je le veux, Kouliguine ! Je suis forcé.

KOULIGUINE. – Comment ça, forcé, monsieur, si je peux vous le demander. Si c'est possible, monsieur, dites-nous.

BORIS. – Si ça vous chante. Vous avez connu ma grand'mère, Anfissa Mikhaïlovna ?

KOULIGUINE. – Et comment !

KOUDRIACHE. – Oh oui alors !

BORIS. – Si elle a pris mon père en grippe, c'est qu'il s'était marié avec une noble. C'est à cause de ça que, mon père et ma mère, ils vivaient à Moscou. Maman disait qu'elle n'avait même pas pu vivre trois jours dans sa famille, tellement c'était un autre monde.

KOULIGUINE. – Je pense bien, un autre monde ! C'est peu de le dire ! Il faut une grande habitude, pour ça, monsieur.

BORIS. – Nos parents, à Moscou, cette éducation qu'ils nous ont donnée, rien n'était trop beau pour nous. Moi, ils m'ont placé à l'Académie de commerce, et, ma sœur, en pension, et, là, d'un seul coup, tous les deux, ils sont morts du choléra ; et on est restés orphelins, ma sœur et moi. Ensuite, qu'est-ce qu'on entend, que notre grand'mère est morte ici et qu'elle a laissé un testament, comme quoi notre oncle devait payer la partie qu'il fallait, au jour de notre majorité, mais à une condition.

KOULIGUINE. – Et laquelle donc, monsieur ?

BORIS. – Qu'on lui montre notre respect.

KOULIGUINE. – Ça, monsieur, ça veut dire que, l'héritage, vous le verrez jamais.

BORIS. – Eh non, pas seulement ça, Kouliguine ! Avant, il se sera moqué de nous, il nous blessera de toutes les façons possibles, ce qui peut lui passer dans le cœur, et, pour finir, il ne donnera rien du tout, ou, quoi, juste un

petit bout de quelque chose. Et en plus, il ira dire que c'est par charité qu'il l'a donné, que, même ça, c'était déjà trop.

KOUDRIACHE. – Oui, c'est l'usage qu'on a, chez nous, dans l'état commerçant. Et encore, vous aurez beau lui montrer tout votre respect, qu'est-ce qui pourra lui interdire de dire que vous en avez pas, de respect ?

BORIS. – Évidemment. Déjà maintenant, ça lui arrive de dire : « J'ai déjà mes enfants à moi, pourquoi je donnerais de l'argent à d'autres ? Je veux pas léser les miens ! »

KOULIGUINE. – Ça veut dire, monsieur, que vos affaires vont mal.

BORIS. – Si j'étais seul, ce ne serait pas grave ! Je laisserais tout tomber, je partirais. Mais c'est ma sœur que je plains. Elle aussi, il voulait la faire venir, mais, dans la famille de ma mère, ils ne l'ont pas laissé partir, ils ont écrit qu'elle était malade. Ce qu'elle pourrait avoir comme vie, ici, ça fait peur d'y penser.

KOUDRIACHE. – Je vous crois. Est-ce qu'ils comprennent ce que c'est, les manières ?

KOULIGUINE. – Mais comment donc est-ce que vous vivez chez lui, monsieur, dans quelle position ?

BORIS. – Eh bien voilà : « Tu vis chez moi, il me dit, fais ce qu'on te dit, et, le salaire, c'est ce qui me chante ». C'est-à-dire, dans un an, il me donnera ce qui lui plaira.

KOUDRIACHE. – Ça, c'est l'usage qu'il a. Chez nous, personne n'ose même faire une allusion au salaire, il vous laisserait pas un seul os en place. « Qu'est-ce que tu peux en savoir, il nous dit, de ce que j'ai dans la tête ? Est-ce que tu peux me lire dans mon cœur ! Si ça se trouve, dans la disposition où je serai, je te donnerai cinq mille roubles. » Essaie de lui parler, tiens ! Sauf que, cette disposition-là, jamais encore de sa vie, elle ne lui est venue.

KOULIGUINE. – Que faire, monsieur ! Il faut essayer de lui plaire, d'une façon ou d'une autre.

BORIS. – Le problème est là, Kouliguine, qu'il n'y a aucun moyen. Déjà les siens, ils n'y arrivent pas du tout, à lui plaire, alors, moi !...

KOUDRIACHE. – Qui donc pourrait lui plaire quand, tout ce qu'il sait faire, dans la vie, c'est engueuler le monde ? Et surtout quand il s'agit d'argent ; pas un seul compte, avec lui, qui se passe pas sans insultes. On en serait prêt à tout céder pour qu'il se calme un peu. Et quel malheur quand on le fâche le matin ! Pendant toute la journée, il cherche des poux à tout le monde.

BORIS. – Ma tante, tous les matins, elle supplie tout le monde : « Mes gentils, le mettez pas en colère ! mes mignons, le mettez pas en colère ! »

KOUDRIACHE. – Mais est-ce qu'on y peut ! Tu le retrouves au marché, c'est cuit ! Il crie sur tous les paysans. Tu pourrais lui vendre à perte, il faudra quand même qu'il t'engueule. Et, après ça, c'est parti pour toute la journée.

CHAPKINE. – Un seul mot : un va-t'en guerre !

KOUDRIACHE. – Et pas n'importe lequel, de va-t'en guerre !

BORIS. – Et quel malheur quand celui qui le blesse, c'est quelqu'un qu'il n'ose pas engueuler ; là encore, à la maison, on compte ses abattis !

KOUDRIACHE. – Mon Dieu ! Ce qu'on avait pu rire ! Un jour, sur la Volga, en traversant, un hussard lui a crié dessus. Ces tours qu'il nous a faits !

BORIS. – Et chez lui, vous vous imaginez ! Pendant deux semaines, tout le monde se cachait dans les greniers et dans les cagibis.

KOULIGUINE. – Qu'est-ce que c'est ? Les gens qui sortent des vèpres.

*Quelques personnes passent au fond de la scène.*

KOUDRIACHE. – Viens, Chapkine, on va faire la noce ! Qu'est-ce qu'on reste traîner là ?

*Ils saluent et s'en vont.*

BORIS. – Oui, Kouliguine, c'est drôlement dur, pour moi, ici, avec le manque d'habitude ! Ils me regardent tous, ici, je ne sais pas, comme si je n'étais pas du même monde, comme si j'étais de trop, comme si je dérangeais. Je ne connais pas les coutumes. Je comprends que, tout ça, c'est à nous, c'est russe, mais je n'arrive pas du tout à m'habituer.